

Installation de Jacques Perrin à l'Académie des beaux-arts

Discours de Jean-Jacques Annaud, membre de la section « Créations artistiques dans le cinéma et l'audiovisuel »

Mercredi 6 février 2019

C'était à Abidjan, dans les jardins de Cocody.

Sous les étoiles, il valse avec Marie Thérèse.

Lui, c'est Jacques, Jacques Perrin, bien sûr. Il a trente-quatre ans il en paraît vingt-deux, il est acteur et un producteur.

Elle c'est Marie Thérèse Houphouët-Boigny, la première dame de Côte d'Ivoire, l'épouse du Président.

Jacques me téléphone quelques jours plus tard.

Il avait été intrigué par mon tout premier scénario dont l'histoire se passait en Afrique Centrale, et s'était engagé depuis plusieurs mois à produire le film.

De sa voix douce il m'annonce que le gouvernement de Côte d'Ivoire nous donne l'autorisation de tourner dans le pays et propose en plus... de contribuer à la moitié du financement.

Je ne m'en étonne pas : il a été le partenaire de Gene Kelly.

Les Demoiselles de Rochefort, film culte de Jacques Demy, avec Catherine Deneuve, sa sœur Françoise Dorléac et Gene Kelly. Musique de Michel Legrand, pleine d'invention, de gaité et de vie.

Michel devrait être avec nous aujourd'hui.

Il l'est.

On ne change pas une équipe qui gagne. Demy et Legrand se retrouvent pour *Peau d'Ane*, peau dont ils revêtent Catherine Deneuve, en confiant à Jacques Perrin le rôle du Prince Charmant, le personnage qu'il est à la ville.

Une des singularités de Jacques est d'avoir été le partenaire des meilleurs et des plus grands, dès les origines.

Le talent d'avoir de la chance peut-être.

Ou, plus certainement... la chance d'avoir du talent.

Quand il entre à 17 ans au Conservatoire il est repéré par Jean Yonnel, « statue du commandeur » de la Comédie Française, tragédien à l'illustre voix de baryton qui le prend dans sa classe.

Dès qu'il sort de cours, Jacques file au cinéma.

Heureux hasard, sa salle quartier à Asnières est animée par un poète-philosophe-peintre, fondateur de l'Oulipo, directeur littéraire de l'ORTF et... Président de l'Association des Cinémas d'Art et d'Essais.

Intellectuel multicaltres, Jean Lescure est un cinéophile érudit. Il fait découvrir à Jacques les grands classiques du Western, les chefs d'œuvre du cinéma japonais de Misogushi, de Kurosawa, les incontournables italiens, les bijoux de Rossellini, Visconti, Fellini.

C'est d'ailleurs un de ces grands maîtres du cinéma transalpin, Valerio Zurlini, qui offre à l'adolescent Jacques son premier grand rôle, dans *La Fille à la valise* face à Claudia Cardinale.

Zurlini sera pour Jacques, sa première « grande école de cinéma ». Zurlini fait un cinéma très différent de celui de la nouvelle vague qui défère sur les écrans français.

Il ne fait pas bouger sa caméra pour suivre le déplacement des corps ou épater par un effet de style, mais pour filmer le mouvement des sentiments, serrer ou s'éloigner, venir de face ou choisir de filmer de dos pour accompagner l'inflexion des émotions.

Jacques ne sait pas que lui aussi sera un jour derrière la caméra, mais là encore, il observe, il apprend, se souviendra.

La Fille à la valise reçoit un triomphe des critiques et du public.

Nous sommes au début des années soixante.

Jacques n'a pas 20 ans.

Jacques-André Simonet, dit Jacques Perrin, est désormais une star de part et d'autre des Alpes, comme, en même temps, Jean Marais, Alain Delon, Jean-Claude Brialy et Jean-Louis Trintignant, à cette époque lointaine où les metteurs en scène italiens, venaient cueillir leurs acteurs principaux dans la roseraie française.

Les propositions affluent. Jacques vit plusieurs années une existence dorée, qu'il décrit comme paresseuse, dans les villas romaines de rêve que lui louent ses producteurs.

Zurlini le réengage pour son film *Cronaca Familiare* avec Marcello Mastroianni. Jacques a été l'affiche de 130 films et œuvres télévisuelles. Macello reste l'acteur qui a le plus impressionné. Il découvre que ses célèbres et flamboyantes improvisations résultent d'une studieuse préparation, que sa légendaire désinvolture a pour but de masquer une formidable rigueur.

Journal intime – c'est ainsi que le film s'intitule en France – obtient le Lion d'Or au festival de Venise 1962.

Quatre ans plus tard, au même festival, c'est Jacques qui remporte la timbale ou plutôt la Coupe : la Coupe Volpi du meilleur acteur. En fait pour deux films. L'un, réalisé par Vittorio de Seta s'appelait *Un Homme à moitié*. Il fallait sans doute pour que la coupe soit tout à fait pleine, compléter avec *La Busca* de l'espagnol Angelino Fons.

La porte de la deuxième « grande école de cinéma » qui s'ouvre à Jacques va prodiguer un enseignement aux antipodes de la première.

Le nouveau maître est français.

Un maître qui de 1988 à 2012 honorera l'Institut en siégeant dans notre section cinéma-audiovisuel.

Il sera deux fois Président de notre Académie des beaux-arts.

Ce maître s'appelle Pierre Schoendoerffer.

Schoendoerffer a fait la guerre d'Indochine comme cinéaste aux armées, il a vécu le désastre de Dien Bien Phu. Il l'a filmé. Il demande à Jacques d'être un de ses protagonistes du film inspiré de son roman *La 317ème section*.

Dès la première rencontre avec la jeune star – qu’il trouve d’ailleurs un peu trop mimi et « poupin » –, il prévient « Il n’y aura aucun confort, pas d’hôtel, pas de maquillage. Si votre visage doit exprimer l’épuisement, il devra être réel. Pas de valise non plus, seulement un paquetage qui contiendra tous vos effets et que vous transporterez vous-même. Votre seul vêtement sera votre uniforme, vos seules chaussures seront des pataugas que vous porterez à longueur de temps. Cela sera éprouvant. Je n’accepterai aucune doléance. »

Le « poupin » décide de perdre dix kilos avant le tournage. Il s’abstiendra de révéler combien il en a perdu pendant. Il croyait que Schoendoerffer avait exagéré. Schoendoerffer était très en dessous de la réalité.

Jacques est bientôt plongé pour des mois dans la touffeur tropicale de l’océan vert, le royaume des plantes et des bêtes. Des myriades d’insectes bruissent dans l’humus, le peuple des rampants se faufile entre ses pas. Au-dessus, dans la canopée s’agitent les peuples des arbres, celui des oiseaux, celui des gibbons siffleurs qui, à chaque aube, lui indiquent que le moment est venu de s’extraire du sac du couchage.

Pierre Schoendoerffer voulait que sa fiction soit tournée comme un documentaire. Sa réalisation est un pur chef d’œuvre du genre, un film que beaucoup, dont je suis, considèrent comme un des plus beaux films de guerre de tous les temps.

Après l’océan végétal, Pierre Schoendoerffer fait plonger Jacques, dans l’océan tout court, l’océan liquide, pour le tournage du *Crabe Tambour*.
Replonger, je devrais dire.

C’est en fait « Petit Louis », pêcheur à Collioure, qui, en 1962, insufflera à Jacques la passion des mers. Toutes les nuits, après le tournage de *Et Satan conduit le bal*, film oubliable de Roger Vadim, Jacques va pêcher au lamparo au large de Collioure. Dans les effluves du diesel du carré, « Petit Louis » raconte les aventures des gens de mer, fait rêver Jacques dans cet univers fabuleux et méconnu du peuple des abysses, des immensités sauvages au-dessus desquels danse la coque du minuscule chalutier. Jacques s’endort entre les cageots de poissons, revient au petit matin parfumé à l’anchois sur le plateau où sans surprise il se fera peu de proches.

Mais Pierre Schoendoerffer n’a pas embarqué Jacques pour une croisière sur les eaux souriantes de la Méditerranée. Il l’enferme pour plusieurs mois sur un patrouilleur militaire qui va affronter au-delà du cercle polaire les furies glacées de la mer Baltique.

Le Crabe Tambour impressionne, marque les esprits : neuf nominations et trois Césars.

Vient alors la troisième grande rencontre, celle qui va changer le destin de Jacques, lui faire prendre le grand tournant de sa vie.

Jacques a « fait l’acteur » dans deux films de Konstantin Costa-Gavras, *Compartiment tueur* et *Un Homme de trop*.

Costa lui offre un rôle dans son projet suivant, un film qui lui tient follement à cœur puisqu’il parle de la dictature des colonels qui ont pris le pouvoir dans cette Grèce dont il est l’enfant.

Le scénario est magnifique.

Par voie de conséquence aucun producteur n’en veut.

Costa comprend qu’il doit renoncer. Il appelle Jacques pour lui dire que le film ne se fera pas.

Jacques refuse d'y croire, propose à Costa de l'aider. Il avoue ne pas savoir comment : Il n'a aucune expérience de la production, zéro. Il ne sait pas ce qu'est une traite, un *agio*, une avance sur recette, un *tax-shelter*.

Il a comme seul bagage son enthousiasme et son charme. Qui est considérable.

Il contacte à tout hasard un ami de longue date, le cinéaste algérien Lakdhar Hamina, célèbre pour *Chronique des années de braise*, palme d'or à Cannes et très influent auprès des autorités cinématographiques de son pays.

Lakdar parvient à convaincre les colonels qui tiennent le pouvoir dans son pays, de soutenir un film qui dénonce les pratiques d'autres colonels qui opèrent de manière similaire sur l'autre rive de leur mer commune.

Mais à une condition... .. que Costa accepte de tourner à Alger cette histoire qui se passe... à Athènes. L'architecture des deux villes est compatible.

Marché conclu.

Jacques devient producteur.

Z est un triomphe international, 4 millions d'entrées rien qu'en France. Z est couvert de prix, Z remporte le Golden Globe et deux Oscars à Hollywood dont celui du meilleur film en langue étrangère.

La statuette, comme il est de règle revient au pays producteur, donc à... L'Algérie. C'est le premier Oscar obtenu par le continent africain.

Auréolé de gloire, Jacques produit dans la foulée deux autres films de Costa-Gavras, deux autres réussites, *Etat de Siège* avec Yves Montand, tourné au Chili sous Allende, et *Section Spéciale* avec Michel Lonsdale, Bruno Cremer, Claude Pieplu et le Gotha du cinéma français.

Un basculement s'opère en silence. L'acteur vedette Jacques Perrin – aussi producteur –, devient, tout en restant acteur, le producteur-vedette Jacques Perrin.

En tout cas LE producteur avec lequel tout jeune réalisateur du moment ambitionne de travailler . Je ne faisais pas exception à la règle. Grace à son imprimatur, à sa crédibilité, il me donne les moyens de tourner le film auquel je rêvais depuis sept longues années : *La Victoire en Chantant*.

Colossal bide en France...mais succès surprise, critique et commercial, de l'autre côté de l'Atlantique, après avoir été rebaptisé *Black and White in Color* et avoir remporté à son tour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère.

La récompense qui revient comme il est de règle au pays producteur, c'est-à-dire à... la Côte d'Ivoire. Seconde statuette pour le continent africain, même si elle trône depuis cette date à Bâle sur une étagère de notre coproducteur suisse.

Une anecdote en passant : la même année, Jacques retrouve *Le Désert des tartares* son metteur en scène fétiche, Valério Zurlini, qui lui vaudra le prix de la meilleure mise en scène à Venise pour ce grand film.

Le tournage devait démarrer le même jour que le mien.

Ce lundi-là, 26 janvier 1976, Jacques est bloqué par une tempête de neige dans le désert d'Iran – il le sera pour une semaine – tandis que sous le soleil meurtrier du Sahel mon décor prend feu, est réduit en quelques minutes en un tas de cendres.

Comme Jacques le remarque sobrement : « il y a des jours meilleurs ».

C'est aussi cela être producteur, ou réalisateur. Le quotidien, celui qu'on n'apprend pas à l'école de cinéma, qui consiste à « gérer les emmerdes », à rebondir face à l'imprévu, à savoir comme les boxeurs encaisser les coups, afin de se relever pour s'en prendre d'autres.

Jacques dit des choses très belles sur son métier de producteur. Lorsque Eric Valli, photographe célèbre, démarre son premier long métrage de fiction *Himalaya, l'enfance d'un chef*, il s'inquiète. Il tourne au-dessus de 5000 mètres dans la tourmente climatique des hautes vallées du Népal et craint de ne pas pouvoir respecter le plan de travail. Redoutant de faire exploser le budget il se confie à Jacques. Il s'entend répondre par Jacques, je cite : « *je ne crois pas aux économies possibles sur un film. Je ne crois pas qu'on puisse gagner du temps. Je crois qu'il faut se donner coûte que coûte les moyens et le temps pour que les choses s'accomplissent telles qu'elles doivent s'accomplir. Écourter, économiser de manière autoritaire, signifie pour moi mutiler. Le risque est pris au départ, il importe de l'assumer jusqu'au bout* ».

Le tournage était prévu sur trois mois. Il en a duré neuf.

A mesure que passent les années, Jacques Perrin se sent au fond de lui-même de plus en plus réalisateur. Pas encore le réalisateur du film, mais, comme il l'explique, le « réalisateur du projet », celui par lequel le film peut exister.

Le mot « passion » s'introduit dans son vocabulaire.

Passion pour cette nature en danger qui le pousse à investir – et à s'investir – dans des documentaires de long métrage aux confins de la fiction, d'une très grande singularité.

Il commence avec *Le peuple singe* de Gérard Vienne en collaboration avec François Bel et Michel Fano.

Peut-être un clin d'œil aux gibbons réveils-matin des forêts du Vietnam, au même titre que les bestioles invisibles qui bruissaient sous ses pataugas se retrouvent dans *Microcosmos, le peuple de l'herbe*.

Cette stupéfiante comédie dramatique, psychologique et entomologique de l'infiniment petit est un pari fou. Le film est tourné dans deux mètres carrés de prairie dans l'Aveyron et dans un studio installé à l'intérieur d'une maison du Causse par deux scientifiques passionnés : Claude Nuridsany et Marie Pérennou. On se souvient du générique. Par ordre d'apparition à l'écran : la coccinelle à sept points, les escargots de Bourgogne, la chenille de la grande Queue fourchue, l'abeille amoureuse de l'orchidée Ophrys...

Imprévisible et immense succès, plus de 3 millions d'entrées en France, cinq Césars, dont un pour la musique de Bruno Coulais et évidemment un pour le Producteur Monsieur Perrin.

Jacques n'abandonne pas pour autant le métier d'acteur. Face à Philippe Noiret, on le retrouve dans le mémorable et délicieux *Cinéma Paradiso*, de Giuseppe Tornatore, succès planétaire qui décroche évidemment... l'Oscar du Meilleur film étranger 1990. Et de trois !

Un producteur peut-il siéger dans la section officiellement nommée « Créations artistiques dans le Cinéma et l'Audiovisuel » ?

Peut-être chez notre consœur l'Académie française se pose-t-il le même dilemme : un grand éditeur, qui guide ses auteurs et amende leurs textes est-il un créateur littéraire ?

Avec Jacques Perrin, la question ne se pose pas : depuis le début des années 90, l'acteur-producteur devenu producteur-acteur a de nouveau muté, ajoutant à son bicornes une troisième pointe : il est désormais et avant tout réalisateur-producteur.

Il se spécialise dans un genre qu'il est le seul à oser affronter : le documentaire naturaliste à budget de blockbuster. Des films pharaoniques qui demandent des années de préparation en recherches scientifiques, en repérages aux quatre coins du globe, en imprégnation des animaux, en construction de matériel... et... des dizaines, et des dizaines, et des dizaines et des dizaines et des dizaines de millions d'euros.

Pour *Microcosmos* déjà, il avait fallu concevoir et construire de très coûteux outils capables de suivre des actions et de capter des émotions à l'échelle du centimètre, du millimètre ou du dixième de millimètre.

Pour *Le Peuple migrateur*, des mois ont été nécessaires pour exercer les protagonistes ailés à voler accompagnés de machines volantes, et de plus de mois encore pour modifier les ULM et autres paramoteurs capables d'embarquer les caméras stabilisées par de lourds gyroscopes et bourrées de télécommandes novatrices.

Chaque film rappelle à Jacques les dangers qui menacent la survie de notre planète. Il s'engage, ses caméras deviennent militantes.

C'est dans cet esprit de combat qu'il entreprend son grand œuvre, *Océans*, un hymne à la mer et aux créatures qui la peuplent, un fabuleux opéra des profondeurs sauvages.

Jacques reprend le flambeau d'un autre Jacques, Cousteau. Il s'inspire de ses méthodes mais les améliore, les démultiplie, les propulse dans une époque nouvelle, concevant des caméras numériques haute résolution, inventant toute une logistique d'hélicoptères, d'autogyres, drones, caissons étanches profilés, sous-marins des profondeurs, caméras-torpilles.

Tournage titanique sur cinq années et cinq continents, succès international, applaudissements et récompenses à la mesure du risque, du gigantesque effort et de la splendeur du résultat.

L'hommage ne serait pas complet si je ne rappelais pas que Jacques est ce qu'on appelle de l'autre côté de l'Océan un *Family man*, un homme qui aime vivre et créer au sein de ses proches.

Sa famille, c'est d'abord Marie, sa maman, épouse d'André Simonet, régisseur à la Comédie Française puis souffleur au TNP de Jean Vilar. Marie la comédienne sortie du Conservatoire de Lyon qui déclame Prévert, Apollinaire ou Carco avant chaque repas, Marie qui élève seule Jacques et ses deux sœurs Janine et Eva dans le petit appartement de banlieue au plancher recouvert de linoléum pour cacher la misère du parquet.

Eva entre au Conservatoire en même temps que Jacques. Elle s'occupera depuis les origines, avec brio, de la promotion des films maison, les productions de la société qui porte le nom de la nymphe des mers : « Galatée », où Janine a œuvré aussi pendant près de 20 ans, dès l'époque lointaine où la maison de production s'appelait « Reggane Films », Reggane, le site algérien d'où décollaient les fusées françaises qui ont conquis l'espace.

Sa famille c'est bien sûr ses équipes, son assistante Patricia Lignières, son ange gardien Olli Barbé, tous ceux qui l'accompagnent dans chaque nouvelle aventure, son fidèle coréalisateur Jacques Cluzaud, son complice scénariste Stéphane Durand, son compositeur porte-bonheur Bruno Coulais, qu'on retrouve encore une fois au générique du dernier long métrage de Jacques, *Les Saisons*, sorti avec grand succès en 2016.

Sa famille, c'est bien sûr Matthieu Simonet, fils aîné cinéaste et photographe (qu'on a vu en action dans le making-of du *Peuple Migrant*), son fils Maxence, comédien, et bientôt peut-être le cadet, Lancelot quand il aura fini ses études.

Et puis, bien sûr Valentine Perrin, son épouse qui l'a encouragé, guidé, aidé, elle qui a été responsable pendant dix ans avec Jean Rozat et Jacques du magazine « La 25ème Heure » sur France 2, associée récemment avec Nicolas Elghozi pour la production de *Mia et le Lion Blanc*, la dernière production de Galatée réalisée par Gilles de Maistre, en salle actuellement.

Enfin, il y a le fils d'Eva, le neveu de Jacques qui depuis les années 90 l'un de ses plus proches collaborateurs. Le garçon se destinait à une carrière musicale. Il a toujours été un grand cinéphile et entretenu un rêve : celui de réaliser une version contemporaine d'un film tourné dans les années 50 par Jean Dréville. L'oncle Jacques l'encourage dans cette ambition saugrenue.

Le neveu s'appelle Christophe Barratier, la nouvelle version de *La Cage aux Rossignols* avec Noel-Noel s'intitule... *Les Choristes* avec Gérard Jugnot et Jean-Baptiste Maunier.

9 millions d'entrées. C'est le triomphe de Christophe, c'est le triomphe d'une famille, celle de Jacques.

Notre Académie est aussi une famille, Cher Jacques.

Nous espérons que tu t'y sentiras bien, que nous réaliserons de belles choses ensemble.

Nous sommes tous immensément fiers de t'y accueillir.

Sans toi, sans ton engagement, ta gentillesse, ton courage, je ne serais pas ici aujourd'hui.

Merci de m'avoir offert une si belle vie, à moi et à tant d'autres.

Bienvenue.